

Frantz Fanon notre contemporain

Un bouquet d'hommages

Claire Mestre¹

Frantz Fanon fait partie du panthéon des grands ancêtres de la revue *L'autre*², au milieu de temps d'autres qui ont su tenir compte dans leur clinique des contraintes des sociétés et des institutions, de leur potentiel d'exclusion ou au contraire d'hospitalité. Sa pensée a traversé nos écrits depuis le premier numéro en 2012 « Actualités de Fanon », puis par le dialogue avec Alice Cherki³, les écrits de Roberto Beneduce⁴ et Simona Taliani⁵, et tous les autres écrits.

Fanon c'est une impulsion pour rendre nos soins psychiques plus engagés, plus combattants, plus militants.

Fanon, c'est la force de la dénonciation face à la vulnérabilité d'autrui.

Fanon, c'est l'écriture au plus près du souffle et du corps en mouvement.

Fanon, c'est la légitimité d'un combat qui articule le psychisme et la politique.

L'œuvre politique de Fanon a fait long feu, elle continue à inspirer nombre de combats contre le colonialisme et le racisme : il a dénoncé le racisme médical, il a appris auprès de François Tosquelles, puis cherché comment adapter la psychothérapie institutionnelle à Blida et dénoncé les théories psychiatriques racistes en cours, assisté les combattants sur le front de libération, dénoncé la torture...

¹ Psychiatre psychothérapeute et anthropologue, corédactrice en chef de la revue *L'autre*.

² Claire Mestre, Edito « Le racisme après Frantz Fanon », 2025, revue *L'autre*, 26(1), 4-8.

<https://shs.cairn.info/revue-l-autre-2025-1-page-4?lang=fr>

³ Alice Cherki est psychiatre et psychanalyste. Elle est l'auteure de l'ouvrage, *Frantz Fanon. Portrait*. Publié en 2000 aux éditions du Seuil. Voir également son entretien avec la revue *L'autre*, 12(3), en 2011, « Introduire l'histoire dans la psychanalyse », propos recueillis par Claire Mestre et Malika Mansouri.

<https://shs.cairn.info/revue-l-autre-2011-3-page-256?lang=fr&ref=doi>

⁴ Roberto Beneduce est le fondateur du Centre Frantz Fanon à Turin, Italie. Il est l'auteur, avec Nigel C. Gibson, d'un ouvrage intitulé *Frantz Fanon, Psychiatry and Politics*, publié en 2017 aux éditions Rowman & Littlefield.

Voir son entretien avec la revue *L'autre*, 18(2), en 2017, « Politiques du soin », propos recueillis par Marion Géry et Claire Mestre, <https://shs.cairn.info/revue-l-autre-2017-2-page-221?lang=fr>

Voir également son article intitulé « La vie psychique de l'Histoire. Fanon et le temps fracturé de la mémoire », publié dans la revue *L'autre* en 2012, <https://shs.cairn.info/revue-l-autre-2012-3-page-273?lang=fr&ref=doi>

⁵ Simona Taliani est psychothérapeute et anthropologue. Chercheuse à l'Université de Turin et au Centre Frantz Fanon (Turin, Italie). Voir, entre autres, Simona Taliani. (2012). « Intuitions délirantes et désirs hypothéqués : penser la migration avec Frantz Fanon ». *L'autre*, 285-295. Voir également l'entretien de Simona Taliani et Claire Mestre avec Marcelo Viñar, « La psychanalyse, un lieu de résistance » publié dans la revue *L'autre* en 2019, 20(2),

<https://shs.cairn.info/revue-l-autre-2019-2-page-110?lang=fr>

Fanon, c'est aussi l'œil qui observe, défait les stéréotypes et accueille autrui.

Je voudrais m'arrêter sur cette dimension peu traitée : l'œil et non les yeux, dit Fanon et qui a fait à ma connaissance peu de commentaires. Ceci à partir du chapitre « Le nègre et la psychopathologie » dans *Peau noire, masques blancs* (1952).

Son œil est particulièrement exercé sans doute parce que lui-même a fait face au racisme, dans l'armée, dans la rue, dans l'institution. Le regard d'autrui sur lui, le regard blanc dévitalise et défait l'image du corps. La personne racisée connaît bien ce regard et sait s'y préparer dans le meilleur des cas.

Puis l'œil défait les stéréotypes, ce qu'il nomme « mythe ».

Fanon, avec un humour acide, demande au médecin qui affirme que le nègre est sensuel de rectifier de son œil les « erreurs culturelles » (1952, p. 224).

Le terme stéréotype ne rend pas compte, malheureusement, de la solidité structurelle de l'ensemble des images qui se coordonnent, qui se relient, quasi instantanément face au « nègre ». Nous pourrions d'ailleurs remplacer dans ses observations, le mot « nègre » par celui de « clandestin » dans sa dimension péjorative signifiant secret qui échappe à l'État, avec la chaîne associative : envahisseur, délinquant sexuel, criminel, de couleur de peau mate ou foncée, musulman. « Les Noirs exploités, esclavagisés, méprisés par une société capitaliste, colonialiste, accidentellement blanche » (*ibid.*), n'est-elle pas le destin de nombre d'exilés ?

L'œil, dit Fanon, doit corriger cette chaîne associative qui va influencer jusqu'au regard du thérapeute. S'il nous recommande de « cultiver » notre regard, et pour le faire il lui faut l'exercer auprès des œuvres d'art, de la poésie et de la musique.

Il nous montre comment ce regard est façonné par l'histoire, et par l'accumulation d'images, qui n'ont rien d'anodines, puisqu'elles forment des empreintes psychiques très actives. L'image de « Y'a bon banania » est devenue obsolète, mais les images de clandestins traversant la mer, peuvent activer la chaîne associative : envahisseur, noir, pauvre, musulman, etc.

Fakhry David, psychanalyste anglais⁶, décrit parfaitement comment l'œil exercé du thérapeute noir reconnaît toutes les projections psychiques ou bien les signes corporels qui signalent l'importance de la couleur « noire » au sens social du terme. Le patient noir montre le peu d'estime qu'il a de lui, ou bien le patient blanc a du mal à établir une relation avec le thérapeute noir.

⁶ Nous avons reçu Fakhry DAVIDS au séminaire « Les dominations, un impensé de la psychanalyse ? », https://www.mda.aphp.fr/cdn/SC_64d72c0e9caf5a026b25d21d2c7b765d5b4682d20d86e2bfe9f4ebe15b33d979.pdf

La transmission de l'histoire avec un grand H dans la clinique

C'est une autre dimension qui apparaît dans le même chapitre : elle me semble également primordiale.

Grâce à l'observation de la jeune fille atteinte de la maladie de Gille de la Tourette, il nous donne à voir comment la peur des « nègres » est probablement liée au passé colonial de son père. Le médecin qui accueille la jeune fille, la soigne par hypnose. On apprend que le père est un ancien de la coloniale et qu'il écoute de la musique nègre, le terme nègre étant associé aux sauvages cannibales. Les germes d'une clinique héritière d'un passé colonial sont là : Fanon reprendra ce thème lors de ses observations de la guerre d'Algérie. Il n'aura pas le temps de vraiment le théoriser.

La transmission qui ne dit pas son nom et que nous pourrions appeler « transmission du traumatisme colonial » ne peut être dépisté que grâce à la réflexivité du thérapeute. Ses observations sont à méditer pour une attention et une vigilance de thérapeute, telles qu'il en fait la preuve à chaque instant.

Des thérapeutes témoignent

Nous avons eu la chance, en ce jour de printemps de l'année 2025, pour le centenaire de la naissance de Fanon, de rassembler à la Maison de Solenn des thérapeutes pour qui, l'œuvre de Fanon traverse leur pratique et leurs théories. C'est un héritage clinique, une prolongation de son œuvre en France – sa pensée a produit d'autres héritages en Europe, en Afrique et sans doute partout dans le monde⁷. Des thérapeutes ont bien voulu témoigner de cet apport essentiel. Les écrits qui suivent ont la saveur de mots trempés dans une ferveur reconnaissante, dans le ton d'une volonté de témoigner, indifférente aux formes académiques : dans un style fanonien au plus près des affects et de la réalité.

Alice Cherki dit ce que la mémoire veut garder d'une rencontre qui va tout bouleverser. Jonathan Ahovi dit les traces douloureuses d'un racisme dénoncé par Fanon.

Malika Bennabi dit comment la transmission de son œuvre a été escamotée en Algérie.

Daniel Delanoë dit la mémoire de la violence coloniale dans la clinique.

Malika Mansouri dit l'universalité des effets actuels d'une violence coloniale partout dans le monde.

Brigitte Moise Durand dit la mémoire d'une ancienne colonisée sensible aux théories psychanalytiques du trauma.

Merci à eux de nouer des points de tissage entre son œuvre et nos pratiques de soin.

⁷ Nous consacrerons, Malika Mansouri et moi-même, un futur dossier dans la revue *L'autre* sur les héritages de Fanon.

Ma rencontre avec Fanon

Alice Cherki¹

Alger, 1954. Je suis étudiante en médecine, externe des hôpitaux et je prépare l'internat avec Pierre Chaulet. Pierre, je l'ai rencontré au bidonville de Berardi, près d'Alger où je venais m'occuper des nouveau-nés sous-alimentés.

Je voulais devenir psychiatre mais la formation à l'École d'Alger gouvernée par Antoine Porot² ne me plaisait pas et il n'était pas question dans mon milieu familial que je parte finaliser mes études à Montpellier ou à Paris. Par ailleurs, j'étais déjà engagée dans le soutien des voix réclamant que cela change en Algérie, notamment que l'Algérie devienne indépendante. Je faisais partie d'une association, l'AAJAS, regroupant des jeunes d'horizons différents – scouts musulmans, chrétiens progressistes et quelques jeunes juifs engagés qui n'étaient pas aux jeunes communistes. C'est alors que Fanon vient, invité par André Mandouze³ je crois, faire pour l'AAJAS une conférence sur la peur et l'angoisse, notamment en Algérie.

De Fanon, nous savions seulement qu'il était arrivé de France depuis quelques mois à l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville où il était chef de service de deux unités, nommés à l'époque respectivement « Pavillon des Femmes Européennes » et « Pavillon des Hommes Indigènes Musulmans ».

Nous n'avions pas lu *Peau Noire, masques blancs* (1952)⁴, ni même « le syndrome nord-africain » paru dans la revue *Esprit*. À la fin de la conférence, on me présenta à Fanon, je ne sais plus si c'est Mandouze ou Chaulet, en disant que je désirais devenir psychiatre.

Un mois après, j'apprends que Fanon m'avait réservé une place d'interne à l'hôpital psychiatrique de Blida. J'ai tout de suite accepté. Ce n'est que longtemps après que je dis à Fanon qu'au moment de la conférence de l'AAJAS, ses propos eurent une grande résonance avec mes préoccupations mais que je ne m'étais pas rendu compte qu'il était noir.

Être interne de Fanon à l'hôpital psychiatrique de Blida fut une expérience incomparable.

À l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville, Fanon, contrairement à ce qui est très souvent écrit, n'est pas le Chef de l'hôpital psychiatrique de Blida mais, comme je l'ai déjà rappelé, seulement psychiatre responsable de deux services qu'il importe de réécrire les dénominations de l'époque : « Service des Femmes Européennes » et « Service d'Hommes Indigènes Musulmans ». Il a très peu de contacts avec des psychiatres-chefs d'autres services qui lui sont franchement hostiles, en disant « mais qui est ce nègre qui ne connaît pas du tout les Algériens » et qui sont pour la plupart dans la ligne de Porot. Toutefois, deux d'entre ces collègues, Lacaton et Micucci, sont plus proches de lui et progressivement vont travailler avec lui. D'ailleurs, Micucci va se retrouver au Maroc et elle aidera les Algériens. Lacaton, après avoir été malmené à l'hôpital lors de l'incursion des forces de police, fin 1956, va rentrer en France.

Mais ce que j'aimerais peut-être raconter, est le « vif de l'homme Fanon » à l'hôpital psychiatrique de Blida.

Oui, Fanon effectivement n'était pas *écorché vif, comme il fut parfois évoqué* mais toujours très attentif. Il adorait transmettre et former, non seulement les infirmiers mais les internes aussi. Il avait mis en place, pour ces derniers, des réunions d'études, un soir sur deux. Il nous avait

¹ Psychiatre, psychanalyste.

² Antoine Porot était un psychiatre français qui a fondé l'École algérienne de psychiatrie et promu la théorie controversée du « primitivisme », selon laquelle les peuples indigènes d'Afrique du Nord étaient biologiquement et mentalement inférieurs.

³ Universitaire alors en poste à Alger.

⁴ Fanon, F. (1952). *Peau Noire, masques blancs*. Éditions du Seuil.

demandé entre autres d'étudier *Les cinq psychanalyses* de Freud (1935) – ce qui d'ailleurs me passionnait.

Il suggéra à Charles Geronimi et à moi-même de réinventer les planches du TAT, pour le rendre plus adaptable à la population algérienne paysanne qui n'avait jamais vu un immeuble du XVI^e arrondissement de Paris. Il nous avait demandé de refaire les planches du TAT pour qu'elles soient adaptées aux pensionnaires surtout venus de la montagne de Kabylie, des images plus adaptées à ce qu'elles pouvaient leur évoquer pour pouvoir associer.

Oui, Fanon aimait beaucoup transmettre. Toutefois il ne racontait jamais personnellement des choses de son trajet, de son parcours, du jeune antillais qu'il était sauf une fois, un souvenir qu'il m'a rapporté en confidence. Jeune élève aux Antilles, on emmenait toute la classe célébrer le monument de la statue Schoelcher qui avait libéré les esclaves et l'enfant se demandait ce qu'il y avait avant – dont on ne parlait jamais.

En revanche, à son désir très vif qu'il y ait un stade de foot, on avait très bien compris qu'il avait été lui-même très jeune prêt à faire l'école buissonnière pour aller jouer au foot.

Oui, même s'il ne parlait jamais de lui, on sentait bien que sa trajectoire personnelle faisait de lui quelqu'un qui voulait libérer et transmettre aussi. Et d'ailleurs, on peut dire que s'engager dans le combat pour l'indépendance de l'Algérie fut pour lui tout naturel dans cette quête de libération, de cette volonté obstinée que chaque vie ne soit pas réduite à une mort « à bout touchant ». Oui, Fanon était effectivement toujours en mouvement, avec certaines fragilités parfois, avec des doutes en pensant qu'il allait trop vite, qu'il risquait de n'être pas compris.

Fanon et la Tunisie

À notre arrivée à Tunis, Charles Geronimi et moi-même, Fanon nous attendait. Nous étions ses internes. Certes Charles Geronimi était plus expérimenté que moi mais dans mon souvenir, Fanon appréciait beaucoup mon contact avec les patients. Je n'en n'avais pas conscience, je dois dire, à l'époque.

Dans la Tunisie nouvellement indépendante, il était convenu que les Algériens donnaient une partie de leur temps au service de la Tunisie selon leurs compétences. Fanon avait donc un poste à la Manouba, l'hôpital psychiatrique. Le directeur français était parti avec l'indépendance et lui avait succédé Ben Soltane, l'éternel sous-directeur, enfin directeur... Fanon voulait, bien entendu, mettre en place ce qu'il avait déjà entrepris à Blida-Joinville ; en plus il ramenait deux internes ! Pour écarter ces importuns, Ben Soltane déclara au ministre de la Santé que nous étions tous les trois « des agents des services secrets israéliens ! ». Ce dernier comprenant l'énorme mensonge répondit qu'il allait en informer l'organisation du FLN (Front de Libération Nationale) établie à Tunis et que nous serions condamnés à mort. Ben Soltane se rétracta et Fanon quitta la Manouba avec ses internes.

Ce fut alors l'aventure de la création de « l'hôpital de jour » dans un pavillon désaffecté de l'hôpital général Charles Nicolle.

L'histoire avec Ben Soltane, la création de l'hôpital de jour auquel nous avons participé, jusqu'à la construction – puisque Fanon, dont j'étais toujours l'interne mais la seule femme m'avait demandé de choisir la couleur des murs.

Fanon dictait toujours, y compris les résultats des consultations, ses articles pour *El Moudjahid*⁵. Je me souviens, un jour où il dictait, où j'écrivais consciencieusement ce qu'il me dictait. Tout d'un coup, il s'arrête, s'assoit et dit d'un air pensif : « Je suis trop en avance, je crains qu'on ne puisse pas me suivre. »

Je vais terminer par deux anecdotes que j'appelle : celle du repas du poisson à la tunisienne et celle de Fanon et la musique.

⁵ *El Moudjahid* est un quotidien généraliste algérien en français.

La première anecdote montre l'humanité de Fanon et son rapport affectueux aux personnes qu'il appréciait. J'étais depuis peu arrivée à Tunis et Fanon m'invite à aller dîner d'un poisson à la tunisienne. J'étais extrêmement surprise, habituée en jeune algéroise, à une tout autre façon de cuisiner le poisson. Fanon se mit alors à sourire de mon étonnement et me dit : « On a encore beaucoup de choses à apprendre ensemble. »

La deuxième anecdote est arrivée beaucoup plus tard : au cours d'une soirée entre amis il dit brusquement avec une certaine tristesse qu'« il n'y a pas de grands musiciens noirs ni aux Antilles ni aux États-Unis ».

Et nous l'avions regardé stupéfaits et souriants en lui rappelant les inventeurs du jazz et de toute la musique moderne, du rock. C'était une grande surprise de quelques-uns d'entre nous de lui rappeler que le jazz avait été quand même quasiment inventé et produit par des artistes noirs.

Cela étant, Fanon pouvait être extrêmement distant, lui aussi choisissait : quelqu'un qu'il ne connaissait pas, il le regardait en silence avant de savoir s'ils allaient devenir amis ou indifférents, pas forcément ennemis.

Cela étant, pour conclure, Fanon aimait la vie, il aimait beaucoup les rencontres entre amis que l'on a eues aussi bien à Blida qu'à Tunis, il aimait danser, converser entre amis ou avec des intellectuels de passage à Tunis avec parfois même des phrases un peu étonnantes comme celles que j'ai évoqué.

Ce qui m'apparaît en écrivant ces lignes est que Fanon, malgré ses agacements, certaines fois ses colères, ses rejets, était un homme généreux et, le terme est peut-être passéiste, un homme bon. C'est à l'écrire que je découvre ces mots qui me viennent : Fanon était un humain rare.

Fanon Frantz : libérateur de la France et décolonisateur des esprits

Jonathan Ahovi¹

Le racisme ordinaire existe partout. Pourtant pour celui qui croit à l'égalité, à la fraternité et aux métissages il contient toujours une violence physique et morale. C'est mon expérience vécue de 2004 à 2017 au centre hospitalier spécialisé de Dole Saint-Ylie où j'ai été détaché en tant que pédopsychiatre. Refus de me serrer la main lors de la visite de plusieurs responsables administratifs et syndicaux dans l'unité dont j'avais pourtant la responsabilité devant mon équipe par exemple. Je dois ajouter la préférence exprimée par le directeur de l'établissement de mon interne blanc à moi, devant moi, et l'interdiction de me rendre au premier étage de la direction où se trouve les ressources humaines. J'ai résisté grâce à mes souvenirs de la lecture de *La force d'aimer* de Martin Luther King (1963) à l'âge de 14 ans. Je prolongeais à moi tout seul ma lutte non violente pour les droits civiques dans un pays non ségrégationniste : la France. Cela m'a fait mal.

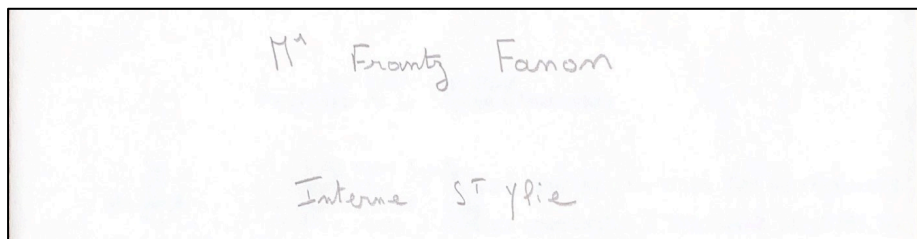
Avant moi, un premier psychiatre noir nommé Franz Fanon y a fait une expérience probablement très douloureuse. D'ailleurs, malgré son œuvre gigantesque mondialement connue plus tard, il n'existe aucune trace de son passage dans cet établissement et l'administration, que j'ai sollicitée par écrit à l'occasion du centenaire de sa naissance, ne m'a jamais répondu. Je me suis rendu aux archives du Jura pour y trouver les quelques documents que le lecteur trouvera dans ce court article.

Ces documents sont une pièce supplémentaire de la trajectoire de Fanon.

Je voudrais partager ainsi les rares documents concernant sa vie à Dole où il fut interne en psychiatrie au centre hospitalier spécialisé Saint-Ylie en 1950.

Après avoir appris la psychiatrie à Lyon, Frantz Fanon arrive au CHS de Dole Saint Ylie, *seul interne pour 500 patients*, sous la responsabilité du docteur Humbert Madeleine. Il ne devait pas souvent croiser de Noir. Le docteur Humbert n'appréciait pas son interne.

Documents d'archives :



¹ Dr Jonathan Ahovi, pédopsychiatre et thérapeute transculturel, service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent CHU Besançon et Maison de Solenn-Maison des adolescents, CHU Cochin Paris.



PRÉFECTURE DU JURA
6 JUIL 1950
GABINET DU PRÉFET



FH 53211



Monsieur Faurou Frantz
19 rue Jamban Lyon

à
Monsieur le Médecin-Directeur de l'Hôpital
Psychiatrique de Saint-Ylie-
Jure

Monsieur

J'ai l'honneur de vous adresser la présente
demande afin d'obtenir un poste d'interna
dans votre établissement.

Dans l'espoir que ma demande sera agréée
recevez Monsieur le Directeur l'assurance de
mes respectueuses salutations

Fait à Lyon le 1^{er} juillet 1950

PRÉFECTURE DU JURA

Cabinet du Préfet

N° 2259 /AG.-



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CONFIDENTIELLE
PERSONNELLE

DEMANDE

Lons-le-Saunier, le 8 juillet 1950 19

Le Préfet du Jura,
à Monsieur le Préfet du Rhône
LYON

J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir me faire parvenir les renseignements de toute nature, conduite, moralité et attitude au point de vue national concernant

M. FANON Frantz
né le 20 juillet 1925 à Fort de France
domicilié à LYON, 19, rue Jauban
~~et~~ nommé interne à l'Hôpital psychiatrique de St-Yllie

Le Préfet,

M. DECLUME, IMP., LONS-LE-S. — 4415-49-10.000

RÉPONSE

A Lyon, le 13 JUIL 1950 19

Le Préfet du Rhône
à Monsieur le Préfet du Jura
Cabinet

En réponse à votre demande de renseignements ci-contre, j'ai l'honneur de vous faire connaître que M. Frantz FANON, né le 20 juillet 1925 à Fort de France (Martinique), est célibataire.

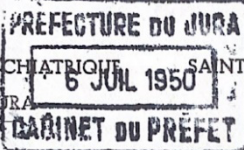
L'intéressé, qui réside en France depuis 1945, est étudiant à la Faculté de Médecine de Lyon.

Engagé volontaire dans les Forces Françaises Libres en 1945, il a fait la guerre à la 9^e Division d'Infanterie Coloniale. Il a été blessé et cité 3 fois.

Depuis son arrivée dans mon département, M. Frantz FANON n'a fait l'objet d'aucune remarque défavorable

POUR LE PRÉFET
LE DIRECTEUR DU CABINET

HOPITAL PSYCHIATRIQUE SAINT-YLIE, LE 4 Juillet 1950
DU JURA



CABINET DU DIRECTEUR

le Directeur de l'Hôpital
Psychiatrique de Saint-Ylie

à

Monsieur le Préfet du Jura
3eme Division-2eme Bureau
LONS LE SAUNIER

MP/DB

N° 323

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le dossier de Monsieur FANON Frantz étudiant en Médecine à la Faculté de Lyon, candidat à un poste d'interne à l'établissement, savoir :

- 1°) 1 demande sur papier timbré
- 2°) 1 certificat de scolarité.

L'intéressé étant originaire de la Martinique, l'extrait de naissance et le certificat de nationalité vous seront adressés dès réception.

En raison de l'absence totale d'interne à l'établissement, je vous saurais gré de bien vouloir procéder à sa nomination dans le plus bref délai.

Le Directeur,



[Signature]

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE

Le Secrétaire certifie que

M. Fauou Kouty
né le 30 juillet 1925
à Fort de France (Martinique)
est pourvu de 16 ^{inscriptions} inscriptions de Doctorat, et qu'il n'a été
fait sur son compte aucun rapport défavorable.

Le Secrétaire,
J. Chauvonnat

LYON, le 30 juin 1940

C'est en pensant à ma propre expérience de racisme, que je reprends les pas de mon prédécesseur dans l'élaboration de son être colonisé et « racisé » – terme qui à l'époque n'était pas utilisé – ce dont ces documents ne disent rien.

Alice Cherki (2016) relate dans son portrait biographique de Fanon une conversation au cours de laquelle il mentionna sa perplexité puis sa colère lorsqu'un enseignant lui expliqua qu'il devait sa liberté à un homme blanc mort. Il s'agissait en l'occurrence de l'homme politique français Victor Schoelcher, qui avait rédigé le décret de 1848 promulguant l'abolition de l'esclavage dans toutes les « vieilles colonies » et avait été ensuite élu à l'Assemblée nationale en tant que représentant de la Martinique et de la Guadeloupe.

Le romancier Victor Hugo, lui, a offert, comme le mentionne Adam Shatz (2024) dans son ouvrage intitulé *Frantz Fanon : une vie en révolutions* « une description éloquente de la cérémonie au cours de laquelle Schoelcher annonça l'abolition définitive de l'esclavage, le 19 mai 1848 en Guadeloupe ». Ainsi s'exprime-t-il : « Au moment où le gouverneur proclamait l'égalité de la race blanche, de la race mulâtre, et de la race noire, il n'y avait sur l'estrade que trois hommes, représentant pour ainsi dire les trois races, un blanc, le gouverneur, un mulâtre qui lui tenait le parasol, et un nègre qui lui portait son chapeau ».

Shatz rapporte les propos de l'historien Robin Blackburn « si l'humanitarisme et les bonnes intentions de Schoelcher n'ont jamais fait de doute, son républicanisme social paternaliste a renforcé la dépendance de la population de couleur par rapport au colonialisme français ». Le même auteur écrit que Fanon, qui devait caractériser le monde colonial comme un monde de statues écrasant de ses pierres les échine écorchées par le fouet, visita le monument de Schoelcher lorsqu'il avait dix ans, lors d'une excursion scolaire. Le monument en question était construit en 1887 dans le parc de la Savane où jouait au football le petit Fanon le dimanche.

Plus tard, dans *Peau noire, masques blancs* (1952), il décrira amèrement ce monument comme limité latéralement par des tamariniers vermoulus. Pour Fanon, cette ville était comme échouée, lamentablement. Le monument représentait Schoelcher assis sur un piédestal, tandis qu'un esclave affranchi levait le regard vers lui avec gratitude. L'inscription le salue comme un héros qui a libéré les esclaves de leurs chaînes. Le parc de la Savane jouxtait aussi la bibliothèque Schoelcher, une imposante figure de fonte et de verre en forme de pagode. Le hall d'entrée était orné des noms de Rousseau, de Voltaire et d'autres grandes figures de la philosophie des lumières. Dans *Peau noire, masques blancs*, Fanon se souvient avoir demandé à son professeur pourquoi Schoelcher devait être considéré comme un héros par les Martiniquais noirs et pourquoi ne leur avait-on jamais parlé de ce qui avait précédé l'esclavage ?

Comme le souligne Shatz, s'il est difficile de se représenter le petit Fanon âgé de dix ans faisant un pied de nez au monument à Schoelcher [...] on peut facilement imaginer que Fanon adulte ait pu se souvenir avec honte et horreur de ne pas l'avoir fait.

Le 1^{er} septembre 1939, la guerre éclate en Europe. Fanon s'engage. « Hitler, nous ké roule en bas morne-là » ce qui signifie « Hitler nous allons te faire descendre de ta colline ».

Fanon et ses amis se sont exprimés en créole au moment de s'engager. Frantz s'engage début 1943 à l'âge de 17 ans pour libérer la France, son pays, de l'occupant nazi. La France de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité, celle de la Révolution et de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, non pas celle de Vichy.

Le jeune Frantz Fanon a quitté en 1943 son île la Martinique et a ensuite développé une œuvre majeure en métropole mais surtout en Algérie à Blida puis en Tunisie pour mourir très jeune le 6 décembre 1961, à Bethesda dans un hôpital militaire de la banlieue de Washington aux USA. La question des langues et du langage est une entrée très importante dans ses écrits et dans sa pratique. Pour Fanon, « un homme qui possède le langage possède par contrecoup le monde exprimé et impliqué par ce langage [...] il y a dans la possession du langage une extraordinaire

puissance ». Pour lui : « L'homme n'est pas seulement possibilité de reprise, de négation [...] L'homme est un OUI vibrant aux harmonies cosmiques. Arraché, dispersé, confondu, condamné à voir se dissoudre les unes après les autres les vérités par lui élaborées, il doit cesser de projeter dans le monde une antinomie qui lui est coexistante ».

Après avoir libéré Besançon (Franche-Comté) le 8 septembre 1944, Frantz est blessé *dans le dos*² le 15 novembre 1944 dans la vallée du Doubs, près de Besançon, après s'être porté volontaire pour la dangereuse mission de ravitailler sa pièce en munition.

Soigné à Nantua dans l'Ain, il rêve pendant sa convalescence de : « Blaff [court-bouillon épicé à base de poissons blancs ou de crustacés]. Riz. Poules. Pois rouges. Mangots ».

Dans les situations humaines, se nourrir, comme dans les formations de l'inconscient comme le rêve, pour Fanon c'est le créole qui prime, c'est la langue juste.

Frantz Fanon soignait aussi bien les dominants que les dominés même s'il a été toute sa vie un homme engagé dans l'action pour « décoloniser les esprits ».

« Celui qui cherchera dans mes yeux autre chose qu'une interrogation perpétuelle devra perdre la vue ; ni reconnaissance ni haine »

Fanon y a probablement rédigé en partie son livre thèse non acceptée intitulée *Peau noire, masques blancs*.

Franz Fanon ne supportait pas le racisme. Il détestait l'antisémitisme.

Il avait pris à cœur l'avertissement de son professeur de lycée selon lequel « un antisémite est forcément négrophobe ».

Frantz Fanon a lutté de tout son corps et de toute son âme contre la colonisation d'un peuple par un autre peuple. Ces peuples colonisés, dominés, sont pour lui partout dans le monde les *Damnés de la Terre*. Or la France avait des colonies de peuplement dont l'Algérie. Alors il s'y était engagé.

Son œuvre d'une vie trop courte n'est-elle pas toujours d'une brûlante actualité ?

Bibliographie

Cherki, A. (2011). *Frantz Fanon, portrait*. Éditions Seuil.

Shatz, A. (2024). *Frantz Fanon : une vie en révolutions*. La Découverte.

Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Éditions Seuil.

Fanon, F. (1961). *Les damnés de la terre*. Éditions François Maspéro.

Luther King, M. (1990). *La force d'aimer*. Castermann.

² Souligné par nous

Qu'a-t-on fait de l'héritage de Frantz Fanon ?

Malika Bennabi Bensekhar¹

Il ne faut pas seulement combattre pour la liberté de son peuple. Il faut aussi pendant tout le temps que dure le combat réapprendre à ce peuple et d'abord réapprendre à soi-même la dimension de l'homme. Il faut remonter les chemins de l'histoire, de l'histoire de l'homme damné par les hommes, et provoquer, rendre possible la rencontre de son peuple et des autres hommes.

Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Librairie François Maspéro, Paris, 1961, page 283.

Qu'était devenu l'héritage de Frantz Fanon au lendemain de l'indépendance de l'Algérie ? Une décennie et demie plus tard, au cours des études de psychologie que j'avais entreprises à l'Université d'Alger, Fanon avait été absent de ma formation. J'y avais appris les théories en vigueur en Europe, mais rien sur le trauma ou sa transmission, rien non plus sur les théories pseudo-scientifiques qui légitiment la racialisation à des fins de d'aliénation. La contribution directe de Fanon à la guerre de libération n'a visiblement pas suffisamment sensibilisé aux méfaits durables de la violence systématisée. Le stage d'une durée de six mois, effectué dans le plus grand hôpital psychiatrique d'Alger², ne m'avait pas non plus permis de rencontrer la pensée de Fanon. On y pratiquait de l'électroconvulsothérapie et une psychiatrie de contention représentée par l'existence de cellules capitonnées, ce qui est bien éloignée de la psychiatrie institutionnelle. Quoi qu'une consultation en apparence confidentielle, et donnée comme particulière car destinée à des anciens militants traumatisés, existait. Les étudiants en étaient tenus éloignés.

L'absence de tout enseignement sur le trauma et ses effets s'est poursuivi jusqu'au début de la guerre civile³, des assassinats et des massacres collectifs perpétrés par les islamistes. De fait, les traumatismes qui en découlaient avaient fini par être associés à ceux du passé. La nécessité d'y faire face pour y remédier ne s'était pas d'emblée imposée comme une évidence. Il avait fallu en débattre avant de mettre en place les dispositifs nécessaires aux soins⁴ et les

¹ Maître de conférences émérite-HDR, Centre d'Histoire des Sociétés, des Sciences et des Conflits, Université d'Amiens.

² Hôpital l'Hermitage, devenu Drid Hocine.

³ Décennie noire, de 1992 à 2002.

⁴ La réalité du trauma a malheureusement rendu incontournables une capitalisation de l'expérience sur le trauma et la mise en place d'unités de soins adaptées, dont le Centre d'Aide Psychologique implanté dans une zone

enseignements nécessaires à la formation des cliniciens.

En réalité, nous étions collectivement dans le déni du trauma magistral qui nous avait été administré par plus d'un siècle de violence.

Pourquoi ce déni collectif alors que Fanon avait perçu la durabilité des conséquences traumatiques des guerres, fussent-elles pour libérer tout un peuple ? Comment expliquer que les risques de résurgences pouvant impacter les liens sociaux aient été négligés ?

La prise de conscience politique de Frantz Fanon est d'abord née de son engagement contre le nazisme, quand il a découvert que la hiérarchie dans l'armée d'Afrique était bâtie sur la « couleur de la peau ». Bien plus tard, affecté en Algérie en tant que psychiatre (1953), sa pratique auprès des malades l'avait amené à mesurer l'effet des inégalités et des injustices engendrées par le colonialisme. C'est ainsi qu'au cours de trois années de pratique à l'hôpital de Joinville (Blida), il avait été heurté par une répartition des malades selon leur appartenance ethnique (européens ou indigènes), et par des pratiques aliénistes fondées sur des préjugés raciaux. De telles réalités vécues à travers un contact avec les Algériens, l'avaient forcé à développer un intérêt pour leur culture et à s'ouvrir à l'ethnopsychiatrie. Une telle rencontre, authentique, l'avait également mis au contact d'Algériens lucides, tout juste engagés dans la résistance armée qui débutait et qu'il considérait comme la « conséquence logique d'une tentative avortée de décérébration d'un peuple ». Dans ce contexte, il en était arrivé à trouver sa position intenable politiquement, jusqu'à la démission en 1956.

Expulsé d'Algérie, puis replié à Tunis (1957), base arrière de la « guerre de libération nationale », Fanon avait poursuivi ses activités de psychiatre auprès des militants indépendantistes abîmés par la guerre et la clandestinité. Il avait été un témoin direct de ce que le plus engagé des militants, en apparence le plus aguerris, pouvait par ailleurs somatiser, décompenser, perdre sa lucidité, ou tout simplement la raison. C'est aussi dans cette position qu'il aura été un témoin de sourdes luttes de pouvoir, et un spectateur compréhensif des divergences sur ce que devra être l'avenir de l'Algérie en tant que nation.

Avait-il sous-estimé la force du religieux, ou bien, par simple réalisme, s'était-il tout simplement aligné sur le courant politique encore minoritaire qui considérait que le réalisme politico-économique allait faire émerger, en Algérie, comme dans tout le Tiers-Monde, « l'homme nouveau » ? Il n'en est rien car dans son chapitre intitulé *Mésaventures de la*

particulièrement touchée par le terrorisme, à Sidi Moussa. Un magistère dédié au trauma, dirigé par le professeur Chérifa Bouatta est mis en place à l'Université d'Alger.

*conscience nationale*⁵ il est question de sa lucidité sur ce qui fonde la conscience nationale algérienne, et au-delà, celle de tous les peuples qui auront été aliénés. Dans une vision marxiste édulcorée par ce qu'il apprend au contact de militants venus des villes comme de la ruralité profonde, il avait compris que ceux qui prennent la tête du mouvement insurrectionnel et qui constituent la « bourgeoisie nationale » ne disposent que de peu de ressources en termes d'action politique car ils demeurent malgré tout prisonniers d'une infériorisation structurelle. C'est la raison pour laquelle, dans la même vision marxiste, Fanon en était arrivé à accorder un rôle prépondérant à la paysannerie dans l'avenir de l'indépendance. Du reste, Mohammed Harbi qui l'avait côtoyé à Tunis dans sa dernière année mentionne qu'ils avaient en commun « une interprétation sociale des événements révolutionnaires et le rejet des rationalisations désincarnées sur le rôle d'avant-garde des intellectuels ». Même s'il avait pris ses distances avec l'universalisme européen, Fanon avait observé que, dès lors qu'il s'agissait de l'élite minoritaire, la pensée des Lumières était présente dans les espaces culturels algériens. Or, écrit Harbi « cette pensée n'était qu'un petit affluent du fleuve qui était à l'origine de l'adhésion au FLN d'une majorité demeurant plus sensible à l'influence de la religion »⁶.

L'importance des *Damnés de la terre* tient à la valeur prémonitoire de certaines des analyses formulées. Probablement attaché à une idée d'avènement de l'Homme universel, Fanon n'avait pas anticipé qu'au lendemain de l'indépendance, du plus profond d'une société algérienne influencée par le panarabisme, émaneront des exigences d'un retour à une authenticité nationale qui passe par l'exclusivité de la langue arabe⁷ et la prévalence du religieux. Il n'a pu qu'avoir minimisé le poids d'un point essentiel porté par le premier manifeste du FLN, lequel fonde la restauration d'un état indépendant dans le cadre des principes de l'Islam⁸. Ce point est d'une certaine façon compréhensible, ou tout au moins explicable, car « la mise en question du monde colonial par le colonisé n'est pas une confrontation rationnelle des points de vue [...] mais l'affirmation échevelée d'une originalité posée comme absolue »⁹.

Fanon avait déduit d'une bonne compréhension de l'Algérie profonde que, dans leur grande majorité, les Algériens appartiennent à une paysannerie pauvre, que par conséquent le développement et une démocratie agissante ne pourront qu'être difficiles à construire. Le chapitre qu'il avait intitulé « Mésaventures de la conscience nationale »¹⁰ décrit un « élitisme

⁵ Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Librairie François Maspéro, Paris, 1961 (réed. La Découverte, 2002)

⁶ Mohammed Harbi. (2008). Frantz Fanon et le messianisme paysan. *Tumultes*, (31), 11-15.

⁷ Au prix d'une négation de l'amazighité de l'Algérie et de la réalité des langues Amazighs pendant des décennies.

⁸ Déclaration du premier novembre 1954 par le Front de Libération Nationale.

⁹ Frantz Fanon, *op. cit.*, p. 44.

¹⁰ Franz Fanon, *op. cit.*

exacerbé » dans une « classe d'intellectuels » formée dans le giron du colonialisme. Il avait analysé les circonstances de la production des élites dans une société fondée sur un ordre colonial, jusqu'à mettre en garde contre le romantisme révolutionnaire en expliquant que la conscience nationaliste, celle qu'il fréquente assidument, est loin d'être une « cristallisation coordonnée des aspirations les plus intimes de l'ensemble du peuple » ni même « le produit immédiat le plus palpable de la mobilisation populaire »¹¹. Pour lui, un nationalisme, s'il n'est pas « explicite, enrichi, approfondi, s'il ne se transforme pas très rapidement en conscience politique et sociale, en humanisme, conduit à une impasse »¹².

Le génie de Fanon et la valeur prémonitoire de certains passages des *Damnés de la terre* résident dans le fait d'avoir précisément envisagé, et avant l'heure, la dimension économique inhérente à la situation coloniale et à ses effets sur l'avenir du mouvement nationaliste. Il avait en effet considéré que la dignité d'un peuple ne peut advenir sans qu'il ne s'affranchisse de la dépendance à l'égard des activités générées par la colonisation et tournées vers les besoins de la métropole. Cette dépendance découle tout naturellement de la réalité du colonialisme qui comporte une domination des êtres et une totale maîtrise des systèmes de production.

Indubitablement, Fanon est celui qui a le mieux décrit les effets sur le psychisme de la séparation radicale entre « européens » et « musulmans ». Au point que même la dénomination des espaces porte la marque de cette ségrégation : la ville européenne séparée de la ville arabe ; pour le reste une majorité rurale qui, soit tire de la terre une subsistance rare, soit loue sa force de travail aux colons propriétaires de grands domaines. L'image d'Épinal de la pauvreté et des inégalités qui touchent les familles algériennes est représentée par « les cirEURs », des enfants qui, malnutris, hantent les villes, portant en bandoulière une boîte en bois servant de support aux pieds des colons qui, debout, se font cirEUR leurs chaussures.

En plus de produire une acculturation forcée, l'action coloniale comportait une violence psychologique agissant par le renseignement militaire, avec un but essentiel : nourrir les oppositions locales claniques tout autant que familiales. L'un des effets de ce processus est une discontinuité sociale et culturelle majeure produite par des transformations successives et brutales : l'appropriation des ressources forestières et foncières, jusque-là souvent indivises et fondatrices de l'unité familiale et tribale, une succession d'interventions administratives et un contrôle militaire progressif. Tout cela a désorganisé le tissu social en modifiant la structure des

¹¹ Franz Fanon, *op. cit.*, p. 145.

¹² Franz Fanon, *op. cit.*, p. 193.

généalogies. C'est ainsi qu'à l'échelle du pays, ces opérations de construction administrative, exogènes, ont porté atteinte à la structure de base de la société, démantelé des terres indivises, rompu l'équilibre économique local, dérégulé les solidarités traditionnelles et finalement produit en de nombreux endroits bien plus de paupérisation. L'idée qu'il ait existé des espaces de socialisation communs, pour un réel partage de représentations culturelles et d'expériences, est illusoire, ou ne concerne que cette infime minorité que Fanon désigne par le terme d'élite. L'essence même de la colonisation tient au fait que le pouvoir politique s'était adjoint la force militaire pour instiller dans les institutions, dans les rapports économiques, dans le langage, dans les symboles, et même sur les corps, les marques d'une assignation à une position de dépendance absolue et d'aliénation extrême. Dans ce système, il n'y a eu de rapports sociaux que dans une domination manifeste et multiforme, économique et culturelle d'une part, juridique et psychologique d'autre part.

C'est cette réalité qui a été observée par Fanon. Ce qu'il a compris du fonctionnement du système colonial avait infiltré sa pratique de la psychiatrie au contact des indigènes, dans le rapport à une institution, l'hôpital qui transpire la haine et la méfiance tout en étant le prolongement d'une entreprise d'aliénation, une machine à normaliser le fou. Prenant acte de la différence culturelle qu'il était disposé à rencontrer, il s'était efforcé d'humaniser ce lieu en y introduisant la psychothérapie institutionnelle qu'il avait apprise au contact de François Tosquelles.

Dans sa lettre de démission il avait écrit qu'il lui était impossible de conduire une désaliénation des individus en persistant dans l'intention de les remettre à leur place dans un pays où l'autochtone, qui demeure un aliéné permanent dans son propre pays, vit dans un état de dépersonnalisations absolue, et où le non-droit, l'inégalité et la violence sont érigés en principes législatifs. Dans ce contexte, de telles pratiques ont du reste été confortées par une « théorisation » dont le but était de justifier la domination mentale du colonisé par des arguments pseudo-scientifiques. Dès lors, sa pratique et ses écrits se sont efforcés d'attirer l'attention des psychiatres sur la difficulté à « guérir » tout en visant une normalisation dans un univers défini par la « négation systématisée de l'autre » et par la persistance à « refuser à l'autre tout attribut d'humanité ». Il n'a eu de cesse de dénoncer une pratique médicale qui, à l'occasion, collabore avec le système répressif pour faire plier un résistant, voire en tirer des aveux. L'École d'Alger est un courant psychiatrique d'inspiration raciale, primitiviste, organiciste, et constitutionnel, né en 1918 et porté par Antoine Porot. Son soubassement pseudo-scientifique fait référence à la théorie de la dégénérescence pour justifier un abord psychiatrique de patients indigènes en considérant que leur « mentalité », d'origine organique,

se traduit en « passivité », « crédulité », « entêtement » et « puérilisme ».

Quel regard avait porté Fanon sur l'ethnopsychiatrie naissante ? À Tunis et au contact des élites représentantes du FLN, Fanon avait observé « une désaffection singulière » pour les pratiques de « possession-dépossession » alors même qu'il leur reconnaissait « une fonction économique primordiale dans la stabilité du monde colonisé ». En somme une fonction cathartique institutionnalisée qui permet, entre autres, à la violence induite par la domination de se « réorienter ». Dans une frénésie de pensée positiviste, au lendemain de l'indépendance, ces pratiques avaient été remises en question, pourchassées.

Toute l'œuvre de Fanon décrit une expérience militante extraordinaire, aux prémises des grands bouleversements politiques et culturels qui ont abouti au monde d'aujourd'hui. Il avait su analyser les conditions de formation des élites dans le Tiers-Monde, et avait perçu leur « élitisme exacerbé », leur dépendance à l'égard des schèmes de la pensée occidentale et la tentation qu'ils ne se constituent en nouvelle classe possédante. Il avait également alerté sur les risques que cela ne devienne l'un des obstacles au pluralisme politique. Il n'en demeure pas moins que l'expérience algérienne d'alors, et les écrits que cela a inspirés, sont à l'origine des grandes idées sur l'anticolonialisme dans le monde.

L'accueil de la violence coloniale dans une pensée clinique inspirée par Frantz Fanon

Daniel Delanoë¹

La lecture de Frantz Fanon (*Les Damnés de la terre*, 2002) m'a permis de faire des liens entre des troubles présentés par des enfants en situation migratoire et les violences coloniales subies par leurs parents ou grands-parents. La plupart des migrants viennent en effet de pays ayant été colonisés. Je me suis progressivement rendu compte que pour le Français que je suis, avoir une certaine connaissance des différentes formes de violences coloniales est un long processus. Tant ces violences sont tues, niées. Malika Mansouri (*Révoltes postcoloniales au cœur de l'Hexagone*, 2013) m'a fait découvrir l'historien Olivier Le Cour Grandmaison (*Coloniser Exterminer*, 2005). Elle le cite au début de son livre *Révoltes postcoloniales au cœur de l'Hexagone* (2013). Il décrit en particulier les atrocités et les destructions des premières décennies de la colonisation de l'Algérie, ainsi que les discours des militaires et des politiques français qui les revendiquent. J'en suis venu à lire le livre de Jean-Louis Planche (*Sétif 1945, Histoire d'un massacre annoncé*, 2006), où il analyse ce qui s'est passé le 8 mai 1945 et les semaines qui ont suivi².

Le 8 mai 1945, dans les départements algériens sous domination française, comme partout dans l'Hexagone, on célèbre la capitulation de l'Allemagne nazie. Mais dans le Constantinois, des incidents éclatent lors des défilés. À Sétif, une manifestation nationaliste est autorisée à condition qu'elle n'ait pas de caractère politique. Un jeune algérien portant le drapeau blanc et vert avec croissant et étoile rouges est tué par un policier. Il s'ensuit un engrenage de violences, puis une répression qui va durer sept semaines. On estime à 200 le nombre d'Européens tués et entre 5 000 et 30 000 le nombre d'Algériens tués. (enseignants.lumni.fr, sd ; Wikipedia, sd). La violence meurtrière s'abat sur l'Algérie alors qu'elle vient de prendre fin en Europe.

Le 8 mai 1945 algérien est un événement colonial à double titre. Par les aspirations d'émancipation politique d'Algériens qui s'expriment dans ces manifestations, il met d'abord au grand jour le système colonial qui fait des colonisés des nationaux français privés de citoyenneté. La répression disproportionnée des violences des manifestants par l'armée met ensuite en jeu l'asymétrie coloniale du traitement d'une population majoritaire infériorisée que la minorité doit contrôler, y compris par le déchaînement de la violence aveugle : le 8 mai algérien est un massacre colonial (Ledoux, 2025).

Dans son documentaire, le réalisateur Mehdi Lallaoui parle des tirailleurs algériens, « qui, après avoir contribué à libérer la France, débarquent du croiseur *Gloire* le 17 mai 1945. Certains doivent rejoindre leurs casernes dans la ville de Sétif et découvrent leurs

¹ Daniel Delanoë est psychiatre, psychothérapeute et anthropologue, Unité Mobile Transculturelle de l'Établissement public de santé Barthélemy Durand, à Étampes, dans l'Essonne (91152), Maison de Solenn-Maison des Adolescents de Cochin, Paris. Correspondance : ddelanoë@gmail.com

² Le journaliste Jean-Michel Apathie a levé le voile sur cet épisode méconnu du grand public français en déclarant le mardi 25 février 2025 sur RTL : « Chaque année, nous commémorons le massacre d'Oradour-sur-Glane, c'est-à-dire le massacre de tout un village. Mais nous en avons fait des centaines en Algérie. Est-ce qu'on en a conscience ? ». Cf. Stora (2025).

familles décimées. Parmi eux, Ben Boulaïd et Ben Bella, les futurs fils de la Toussaint » (Lallaoui, 1995). La journaliste Samia Messaoudi (2025) raconte que dans sa famille, « c'est un cousin et militant nationaliste de la première heure, Mohand Ghafir, qui parlait régulièrement de la manifestation du 8 mai 1945 dans le centre de Sétif et des événements qui ont suivi ». Quant à moi, j'avais à l'esprit cette histoire lors d'une rencontre thérapeutique avec une famille venue d'Algérie.

J'ai participé durant quelques années à un groupe thérapeutique enfants-parents pour des enfants qui ne parlaient pas³. Nous avons reçu avec sa mère une petite fille dont les parents étaient nés en Algérie. Elle présentait des traits autistiques. Le grand-père maternel était décédé après l'accouchement, ce qui avait provoqué une forte dépression de la mère et avait dû jouer un rôle dans les troubles de l'enfant. La grand-mère maternelle vivait en Algérie et venait de temps en temps voir sa fille et sa petite fille. Je l'ai invitée au groupe enfant-parents. Je lui ai demandé d'où elle venait. Elle m'a répondu qu'elle venait de Sétif. J'ai dit alors qu'il s'était passé des choses terribles à Sétif le 8 mai 1945, et je lui ai demandé si sa famille avait été atteinte. Elle m'a dit qu'elle s'en souvenait très bien. Elle était petite, et toute la famille avait très peur car son grand frère était allé manifester, mais n'a pas été tué. Pendant la guerre d'indépendance, son mari avait été arrêté et elle avait dû se débrouiller difficilement, seule avec ses enfants. La mère avait des souvenirs de la guerre civile de la décennie noire des années 1990.

Le trouble de la petite fille pouvait alors être lu également comme un effet de la transmission des traumatismes cumulés de l'histoire familiale, infligés par la domination coloniale. Je m'aperçois que nous n'avons pas évoqué l'histoire des parents et grands-parents de cette grand-mère, mais c'était déjà un gros effort de pensée et de narration pour un premier entretien. Je n'aurais pas posé ces questions à cette grand-mère si je n'avais pas lu Frantz Fanon, ainsi que celles et ceux qui s'en sont inspiré dans la clinique auprès des personnes en situation de migration. Ce récit co-construit par la grand-mère et un thérapeute a pu contribuer à l'amélioration de l'état de l'enfant et à la qualité de l'alliance thérapeutique.

Bibliographie

Fanon, F. (1961/2002). *Les Damnés de la Terre*. La Découverte.

Le Cour Grandmaison, O. (2005). *Coloniser Exterminer*. Fayard.

Mansouri, M. (2013). *Révoltes postcoloniales au cœur de l'Hexagone. Voix d'adolescents*. PUF.

Planche, J.-L. (2006). *Sétif 1954. Histoire d'un massacre annoncé*. Perrin.

Stora, B. (10 mars 2025). Colonisation de l'Algérie : « Jean-Michel Aphantie a levé le voile sur une vérité historique méconnue du grand public ». Entretien avec Léa Masseguin. *Libération*. https://www.liberation.fr/international/afrique/colonisation-de-lalgerie-jean-michel-aphantie-a-leve-le-voile-sur-une-verite-historique-meconnue-du-grand-public-20250310_XVJ2JFN7IVHAXLG33S2LOJ4TNI/?redirected=1.

Sitographie

³ Groupe enfant-parent animé par Christine Arnaud-Tanner, Myriam Zerhani, Wenyi Xiang et Daniel Delanoë, au CMPP L'imagerie, à Vitry sur Seine dans les années 2010.

Lumni Enseignement. (sd) Massacres de Sétif, Guelma et Kherrata : que s'est-il passé en Algérie le 8 mai 1945 ? <https://enseignants.lumni.fr/parcours/1489/massacres-de-setif-guelma-et-kherrata-que-s-est-il-passe-en-algerie-le-8mai-1945.html>

Messaoudi, S. (2025). Les massacres du 8 mai 1945 sous le regard de Samia Messaoudi. Médiapart. [Le blog de Pour la reconnaissance des massacres du 8 mai 45 en Algérie](https://blogs.mediapart.fr/pour-la-reconnaissance-des-massacres-du-8-mai-45-en-algerie/blog). 5 mai 2025. <https://blogs.mediapart.fr/pour-la-reconnaissance-des-massacres-du-8-mai-45-en-algerie/blog>

Wikipedia. (sd). Massacres de Sétif, Guelma et Kherrata.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Massacres_de_S%C3%A9tif,_Guelma_et_Kherrata.

Consulté le 15 mars 2026.

Documentaire

Lallaoui, M. (1995). *Les Massacres de Sétif, un certain 8 mai 1945*. Point du jour. https://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/1597_0

Humanités et domination : l'héritage clinique de Fanon

Malika Mansouri¹

Frantz Fanon demeure une figure incontournable pour penser les effets psychiques, politiques et existentiels de la domination coloniale. Psychiatre, penseur et militant, il n'a jamais séparé la clinique de l'histoire, ni le soin de la justice. Son œuvre, traversée par l'expérience vécue du racisme et de l'aliénation, continue d'interroger avec une acuité rare les mécanismes de déshumanisation à l'œuvre dans les sociétés coloniales et postcoloniales.

Fanon nous a appris que la violence coloniale ne se limite pas à l'occupation des territoires : elle s'inscrit dans les corps, s'infiltré dans les subjectivités, désorganise les repères symboliques et fragilise les assises narcissiques. À ce titre, son apport à la psychiatrie et à la psychanalyse est considérable : il a su montrer que les souffrances psychiques ne peuvent être comprises indépendamment des structures sociales et politiques qui les produisent.

Fanon ne s'est pas contenté de diagnostiquer. Il a également ouvert des voies. En affirmant la nécessité d'une désaliénation, il a proposé une pensée en mouvement, tournée vers la transformation, la dignité retrouvée et la réinvention de soi. Si sa réflexion sur la libération est aussi politique, elle est d'abord profondément existentielle, engageant chaque sujet dans un travail de reconquête de son humanité.

Aujourd'hui encore, son œuvre résonne avec une force particulière. Dans des contextes marqués par la persistance des discriminations, des assignations raciales, des héritages coloniaux ou par le retour du colonialisme de peuplement, en Palestine notamment, Fanon nous invite à ne pas céder à la neutralisation des rapports de domination. Il nous rappelle que comprendre, c'est aussi prendre position, et que toute pratique – qu'elle soit clinique, sociale ou institutionnelle – est traversée par des enjeux de pouvoir.

Rendre hommage à Fanon, c'est donc bien plus que saluer une figure historique. C'est reconnaître la puissance d'une pensée qui dérange, qui déplace, qui oblige. C'est accepter de se laisser transformer par ce qu'elle met au jour. Et c'est, surtout, continuer à faire vivre cette exigence : penser avec rigueur, agir avec lucidité, et ne jamais dissocier le soin de la justice.

Étudier Fanon, ce n'est donc pas seulement comprendre. C'est être atteint. C'est sentir que quelque chose se déplace en soi, que certaines évidences ne tiennent plus, que la neutralité devient impossible. Il nous place face à une responsabilité : celle de ne pas détourner le regard, celle de ne pas dissocier la pensée de ses conséquences, celle de ne pas séparer le soin du monde.

Il nous rappelle que toute subjectivité est prise dans une histoire, que toute parole est située, et que se taire, parfois, revient à consentir.

¹ Professeure de psychologie clinique, Université Sorbonne Paris Nord (USPN), Laboratoire UTRPP, psychologue en protection de l'enfance.

Mon hommage à Frantz Fanon¹

Brigitte Moise Durand²

Devant cette œuvre complexe qui a inspiré et inspire encore de multiples recherches dans différents domaines et différents pays, et n'ayant que peu de temps, je voudrais surtout rendre hommage au Fanon tardif de ses dernières années.

Je vais m'exprimer comme vietnamienne, donc ancien peuple colonisé, mais aussi comme médecin et psychiatre puis comme psychanalyste.

Ces positions, Fanon les avait déjà réunies en lui en essayant de ne trahir ni l'une ni l'autre.

Dans son dernier livre *Les damnés de la terre*, Fanon dénonce les violences de la société coloniale et ses effets sur les colonisés.

Mais, pour moi, la profondeur de la théorisation de Frantz Fanon sur la colonisation tient du fait qu'il y a introduit la notion de temps. Les effets de la violence se traduisent dans le passé, le présent et le futur. Fanon démontre qu'il existe un PROCESSUS de colonisation et donc un processus de décolonisation, car les travaux de Frantz Fanon portent aussi bien sur la violence des colons que celle irrépressible des colonisés.

En attaquant la communauté de déni que représente tout le système colonial (déni de la violence, des tortures, mensonges à tous les niveaux, maîtrise à tout prix) et concerne toute l'Europe, Fanon démontre que la violence première est du côté du colon, comme en témoigne cette phrase : « On déshumanise au nom des lumières, de l'universalisme ! »

Pour Fanon, cette violence primaire innommable de la part des colons entraîne une COLÈRE JUSTE et légitime de la part des colonisés.

Nonobstant des mots très forts qui peuvent prêter à confusion et faire des contresens (par exemple « pour le colonisé la vie ne peut surgir que du cadavre du colon »), Fanon en introduisant la notion de temps dans sa conceptualisation de la violence montre le processus de colonisation.

Avec beaucoup de courage, trouvant les mots justes et vrais, Fanon s'attaque à la communauté du déni dénonçant la violence innommable et les tortures perpétrées.

Pourtant, comme médecin, Fanon n'a jamais refusé de soigner un colon. L'humanisme de Fanon concerne autant les colons que les colonisés.

En tant que psychiatre, Fanon ne peut pas ne pas savoir que les bourreaux sont aussi des malades et que le mal qu'ils font subir aux autres les déborde et retombe sur eux et/ou leur famille.

Même s'il exhorte tous les opprimés à se révolter, Fanon préconise pour les colonisés, une fois au pouvoir, de « canaliser cette violence reçue, cette colère légitime, pour en faire des valeurs universelles ».

Les conceptions de Fanon ont des couleurs ferencziennes, et de la psychanalyse contemporaine : déni/clivage, introjection/projection, double langage, tout ce qui rend l'autre fou (Harold Searles).

Les solutions que Fanon propose pour penser et panser les plaies coloniales sont complexes.

Fanon nous apprend à nous méfier des positions simplistes et clivées et nous demande à nous tous (colons et colonisés) de faire un travail de culture et un travail sur nous-mêmes. Est-ce trop ambitieux ?

Pourtant, quelle est la meilleure façon pour un ancien colonisé de montrer sa grandeur et son humanisme en soignant un ancien colonisateur ?

« Combattre la violence par la vérité (historique) et la raison », disait Frantz Fanon.

Le travail clinique concerne aussi le colon et le colonisé car le bourreau est malade de l'excès de violence qu'il impose à sa victime.

¹ Je remercie Marie Rose Moro de me permettre d'exprimer ce jour ma profonde admiration pour Frantz Fanon dont les recherches sur la violence ont été pour moi d'une importance capitale.

² Psychiatre, psychanalyste (SPP).

Pour sortir d'une telle violence, Frantz Fanon propose une plateforme pacifique où le colonisé doit prendre en charge le colon, en plus de canaliser sa propre violence légitime.

En exhortant tous les opprimés à se révolter, Fanon ne nie pas la violence secondaire des colonisés pris dans cette toile tendue du système colonialiste.

Est-ce trop utopique ?

En tous cas, ce fut un échec à ce moment-là.

À la fin des *Damnés de la terre*, Fanon appelle alors à une rupture radicale :

« Le jeu européen est terminé. Il faut inventer, découvrir. Faire peau neuve ! ».

Ce texte annonce déjà une critique a-coloniale, la critique contre le capitalisme.